13.

DISSERTATION N.° 543.

Sur les Phénomènes principaux de la puberté, considérée dans la Femme, et sur la Prophylactique des maladies particulières à cette époque de la vie;

Présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, le 22 vendémiaire an 14,

PAR J.-B. PONCHET, de Colonges,

(Département de la Corrèze)

DOCTEUR EN MÉDECINE;

Membre de la Société d'Instruction médicale.

Infinitarum aerumnarum, in muliere causa, uterus ipse latitat....

Lib. de naturâ hominis. (Edit. de HALLER, p. 207).

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

AN XIV (1805).

PRÉSIDENT,

M. LEROY.

EXAMINATEURS,

MM. DUBOIS.

FOURCROY.

HALLÉ.

LALLEMENT.

LECLERC.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MON PÈRE.

Daignez agréer ce premier fruit de mes études médicales. Cet hommage est bien faible sans doute ; mais il n'en est pas moins la sincère expression de l'attachement respectueux et de la reconnaissance que je vous ai vouée pour la vie.

J.-B. PONCHET.

A

MON PÈRE.

INTRODUCTION.

De toutes les périodes de la vie, il en est peu qui méritent autant de devenir le sujet des recherches et des méditations du médecin observateur que celle de la puberté, quel que soit le sexe dans lequel on la considère ; aussi a-t-elle appelé et fixé depuis long-temps toute l'attention de plusieurs philosophes et des hommes qui se sont livrés avec le plus de succès à l'étude de la physiologie et à la pratique de la médecine.

Dans cette dissertation, je me propose seulement de tracer une esquisse de la révolution presque générale qui s'opère alors dans l'organisme de cet être appelé par la nature à perpétuer l'espèce, conjointement avec l'homme, au bonheur duquel ses qualités aimables, ses vertus et sa sensibilité touchante, contribuent si essentiellement. En choisissant ce sujet, je ne me suis point dissimulé les difficultés nombreuses qu'il présente. J'ai senti que, pour le traiter d'une manière satisfaisante, il serait besoin d'une plume exercée et d'une longue expérience. Il sera facile de s'apercevoir que j'ai moins consulté mes forces, que je n'ai compté sur la bienveillance de mes lecteurs.

Je diviserai ma dissertation en trois sections. Dans la première, je rechercherai quelle est l'époque de la puberté de la femme dans les différens climats, et quelle est la cause du flux menstruel. Dans la seconde, j'exposerai les effets principaux de l'influence du développement de la puberté sur les divers organes, et les fonctions qu'ils exercent. Enfin, dans la troisième et dernière, je chercherai à faire connaître les sources principales des maladies générales auxquelles les femmes sont particulièrement exposées lorsqu'elles deviennent aptes à la reproduction, et j'essaierai de déterminer quels sont les moyens que l'hygiène peut employer pour les prévenir.

DISSERTATION

Sur les Phénomènes principaux de la Puberté, considérée dans la Femme.

PREMIERE SECTION.

§ Ier.

Les femmes sont plutôt pubères que les hommes; mais elles ne le deviennent point au même âge dans tous les climats. Cette différence paraît dépendre, en grande partie et pour le plus grand nombre des individus, de la température habituelle de l'atmosphère; mais l'influence de cette cause n'est, ni constante ni générale, et elle est puissamment modifiée par la nature et la quantité des alimens, des occupations; par l'éducation, et enfin par certaines dispositions individuelles, natives ou acquises.

L'apparition du flux menstruel est, généralement pour le sexe féminin, le signe caractéristique de la puberté. Dans les climats tempérés, cette évacuation périodique commence vers la treizième ou quatorzième année; mais cependant toujours un peu plus tard dans les campagnes, que dans les grandes villes. Les jeunes filles, dont l'accroissement a été rapide, ou chez lesquelles prédomine le système sanguin artériel, le nerveux; celles qui, de bonne heure, fréquentent les bals, les spectacles, ou qui se livrent à la lecture des romans,

des poésies érotiques, ou à un goût dominant pour une musique voluptueuse ; celles enfin dont l'imagination, déjà échauffée par quelqu'une des causes précédentes, peut encore s'exalter davantage au sein d'une vie oisive, de la bonne chère, sont plutôt réglées que les adolescentes d'une constitution différente, ou dont l'éducation est plus sagement dirigée.

Dans les zones voisines de l'équateur, les filles sont nubiles à huit ou dix ans. Dans l'Inde (1), il n'est pas rare de voir les femmes devenir mères à l'âge de huit ans, ainsi qu'aux Maldives et à Alger (2). Dans une grande partie de la Moscovie, de la Norvège, de la Suède, et même dans les montagnes de la France, la puberté se fait attendre (3) jusqu'à dix sept ou dix-huit ans, et quelquefois plus tard encore. Ces faits semblent bien prouver que l'état de la température contribue beaucoup à avancer ou retarder l'époque à laquelle les femmes deviennent aptes à la reproduction. Mais cette cause, comme nous l'avons dit, n'est point générale, et on ne peut l'admettre exclusivement. Ne voit-on pas dans une région voisine du pôle arctique, dans la partie septentrionale de l'empire de Russie, chez les Samoïèdes enfin, les femmes devenir pubères à l'âge de dix ou onze ans? et cependant le pays que ce peuple habite est entrecoupé de montagnes couvertes de neiges de marais glacés, et sans cesse environné de frimats. L'œil du voyageur ne trouve jamais à s'y reposer sur une fertile végétation. A peine découvre-t-il quelques touffes de mousse, de lichen (4), quelques tristes bouleaux ; l'espèce humaine elle-même y est dégénérée, et l'on ne peut en accuser que la rigueur du climat. Les Samoïèdes en effet, comme les indigènes des autres contrées les plus septentrionales des deux continens, sont courts, trapus ; leur peau épaisse

(1) *Buffon*, Hist. nat.
(2) *Logier*, de Tassis. Hist. du roy. d'Alger.
(3) *Haller*, Elém. phy. t. 7, *de Purgatione menstruâ.*
(4) Mélanges curieux et intéressans, t. 9.

et ridée laisse suinter une matière onctueuse, d'une odeur forte et désagréable, qui semble destinée par la nature à les protéger contre la rigueur du froid. On distingue à peine au premier aspect les hommes et les femmes; les uns et les autres ont une figure hideuse et repoussante. Quelle est donc la cause de leur puberté précoce? Je l'ignore, et je crains de hasarder une explication; mais aucune ne me paraît plus plausible que celle que l'on pourrait puiser dans la dégradation qu'a éprouvée l'homme sur ce sol affreux.

§. II.

Veut-on, s'abandonnant à l'imagination, remonter aux causes premières des fonctions qu'exercent les êtres organisés, et d'un grand nombre d'affections morbides qui viennent en troubler l'harmonie, au risque de s'égarer dans le vide des hypothèses? Et bientôt, fatigué de leur peu de solidité, l'on est forcé de revenir à la simple observation des effets. Pénétré de cette vérité consacrée par les plus sages physiologistes, je ne m'engagerai point dans une vaine et longue discussion pour chercher à assigner la cause prochaine de la menstruation et de sa périodicité. Les explications qu'un grand nombre d'auteurs ont données de ces phénomènes, ou ne peuvent embrasser la généralité des cas, et conséquemment sont vicieuses; ou bien elles ne sont point fondées sur la considération de ces grandes propriétés qui établissent une ligne de démarcation si tranchée entre les corps organisés vivans et les corps inertes, et, par cela même, elles doivent être entièrement rejetées: telles sont celles qui ne roulent que sur la pléthore générale, la position déclive de l'uterus, l'action de certains fermens, la surabondance de la lymphe nourricière dans le tissu de cet organe (1), comprimant les troncs veineux, et en exprimant mécaniquement le sang. Ne voit-on pas chaque jour des jeunes filles pâles, émaciées, faibles,

(1) *Astruc*, Maladies des femmes, tom. 1, chap. 2.

être réglées aussi abondamment et au même âge que d'autres, chez lesquelles le système (1) sanguin artériel prédomine? Si la position déclive de l'uterus était la cause de l'afflux des humeurs, comment pourrait-il se faire que des organes situés, soit à la tête, soit au col, soit à la (2) poitrine, devinssent quelquefois le siége du flux menstruel? A-t-on jamais démontré l'existence de ces fermens qui viennent, dit-on, agacer, irriter la matrice? Et si la compression des veines était la cause du flux menstruel, n'aurait-on pas à redouter des pertes excessivement graves, toutes les fois qu'il se développe une tumeur dans la cavité abdominale? A côté de toutes ces opinions, qui reposent sur des fondemens si peu solides, doit se placer celle de *Clifton Wintringham*, qui prétendit expliquer, par les rapports différens de calibre et de résistance des artères et des veines de la femme et de l'homme, pourquoi ce dernier n'est point assujetti à une évacuation sanguine périodique par les voies génitales.

Il n'est plus permis maintenant de douter que le flux menstruel ne soit le résultat d'une véritable exhalation. Comme cette fonction est sous l'influence la plus immédiate des propriétés vitales, ce n'est donc que dans l'état de ces propriétés, considérées dans les exhalans de l'uterus, qu'il faut chercher la cause de l'évacuation qui nous occupe. Lorsque la plupart des organes de la femme sont sur le point d'avoir acquis le degré de développement dont ils sont susceptibles, la nature semble concentrer ses efforts pour achever son ouvrage. Les forces toniques de la matrice augmentent rapidement, sa nutrition devient plus active, les liquides y affluent, et les exhalans s'ouvrent pour recevoir et verser ensuite au dehors le sang, qui, peu de temps auparavant, ne pouvait les pénétrer, parce qu'il n'était point en rapport avec sa sensibilité.

---

(1) *Bichat*, Anat. gén., tom. 2.

(2) *Haller*, Elém. phys., tom. 7, pag. 158 et suiv., cite une foule d'exemples de ces déviations, rapportées par les auteurs les plus recommandables.

La menstruation une fois établie, qu'une cause chimique, mécanique ou morale, éloigne cette sensibilité de son type naturel, il en résultera, si l'on ne se hâte de l'y ramener, des aménorrhées ou des ménorrhagies plus ou moins inquiétantes....

§. III.

La cause du retour périodique des règles n'est point et ne sera jamais probablement connue. Il n'est pas raisonnable d'attribuer ce phénomène à la quantité surabondante de sang formé dans l'intervalle d'une menstruation à celle qui doit la suivre. Il le serait encore moins de penser avec *Méad*, *Aristote*, *Floyer*, que cette périodicité peut dépendre de l'influence de la lune. *Sthal* admet en partie l'opinion de ces auteurs (1), qui nous paraît avoir été si victorieusement réfutée par *Haller*.

SECTION II.

§. IV.

L'établissement du flux menstruel est loin d'être le seul phénomène essentiel qui annonce ou accompagne le développement de la puberté. Toutes les parties qui entrent dans l'organisation éprouvent simultanément, mais chacune d'une manière plus ou moins forte, la commotion qui a son principe dans les organes reproducteurs. Ces changemens, rapides, étonnans, et cependant, sous quelques rapports, plus tranchés dans l'homme parvenu à la même période de la vie, s'opèrent chez quelques jeunes filles sans presque troubler l'ordre naturel des fonctions : chez les unes, ils ne s'établissent que difficilement, et leur santé en est plus ou moins gravement altérée ; chez les autres enfin, ils procurent la guérison de

---

(1) *Sthal*, Princ. med. theor., p. 386.

différentes maladies chroniques qui, jusques-là, avaient résisté opiniâtrément aux secours de l'art le plus sagement administrés.

Confondue avec l'homme dans sa première enfance, ne s'en distinguant, dans l'âge suivant, que par des traits plus délicats (1), un teint plus brillant, une sensibilité plus grande, plus de finesse dans l'esprit, et quelques autres nuances plus faciles à saisir qu'à exprimer, la femme ne prend complètement les caractères qui lui sont propres qu'à l'époque de la puberté. Alors la partie antérieure et supérieure de la poitrine s'élargit par l'alongement des clavicules, et son bassin acquiert les dimensions qui lui sont nécessaires pour contenir l'uterus, rempli du produit de la conception, et donner ensuite au fœtus, parvenu à terme, une facile issue.

Une augmentation rapide du volume de la matrice, des ovaires, des trompes, du larynx et des mamelles, dont l'auréole et le mamelon acquièrent en même temps une sensibilité spéciale, coïncide constamment avec ce développement du bassin. Le tissu cellulaire sous-cutané de quelques régions du corps se pénètre de sucs et entre dans un état actif d'expansion ; mais sa prédominance générale sur les autres systèmes diminue. Le col, la poitrine, les membres thorachiques et abdominaux prennent les formes gracieuses, arrondies, déterminées, que l'on ne trouve que rarement à admirer dans une femme avant qu'elle soit nubile, ou après qu'elle est parvenue à sa trentième année. De nouvelles productions s'élèvent de l'organe cutané sous les aisselles et vers les parties génitales ; les impressions les plus légères deviennent suffisantes pour ébranler le système nerveux ; en même temps, un surcroît de vie vient animer l'appareil circulatoire. Les mouvemens du cœur, puissamment influencés par les affections de l'ame, leur correspondent par des alternatives de fréquence, de lenteur, de régularité, d'irrégularité ; les capillaires se pénétrent d'une plus grande quantité de sang ; le plus brillant coloris se répand sur toute la peau, particulièrement sur

---

(1) *Roussel*, Système physique et moral de la femme.

celle du visage. Enfin, arrive le moment où les menstrues doivent couler. Elles sont annoncées quelques jours d'avance par une céphalalgie plus ou moins intense, par l'oppression de la poitrine, le gonflement quelquefois douloureux des mamelles, un sentiment de pesanteur dans la région des lombes, des aines, du pubis, des lassitudes spontanées, un mal-aise général, un prurit incommode aux parties génitales, un écoulement blanc de ces organes, des envies fréquentes d'uriner, l'épaisseur des urines rendues, la facilité qu'elles ont à se troubler et à s'épaissir en se réfroidissant, un sommeil inquiet et troublé par des rêves. Il n'est pas rare de les voir précéder par des fortes bouffées de chaleur au visage, des hémorrhagies nasales, des frissons aux membres, un pouls bisistolé (*dicrote*), et, dans quelques cas, par une fièvre inflammatoire, dont elles deviennent vraiment la crise. Cette agitation générale ne cesse que lorsque les exhalans de la matrice s'ouvrent pour verser au-dehors quelques onces d'un sang vermeil, qui, dans les femmes saines et soigneuses de la propreté, n'a aucune des qualités malfaisantes qu'on s'est plu à lui attribuer. Pendant deux ou trois jours, le retour du calme est accompagné d'une faiblesse assez grande. Les yeux paraissent enfoncés, et sont environnés d'un cercle livide. Mais au bout de ce temps, la santé revient briller dans tout son éclat, et se soutient jusqu'à ce que les règles coulent de nouveau; ce qui n'a lieu ordinairement qu'au bout de cinq ou six semaines, deux mois, quelquefois cependant plutôt, mais assez souvent plus tard. Il est très-rare qu'elles reparaissent exactement chaque mois dans les premiers temps qui suivent leur établissement.

§. V.

Des nouveaux besoins, toujours accompagnés d'un sentiment de plaisir, des sensations intérieures agréables ou pénibles, suivant le degré d'intensité, sont constamment le résultat du renouvellement ou du développement d'une de ces facultés, qu'ont seuls en partage

les êtres organisés vivans. C'est d'abord spécialement à l'organe qui doit être l'agent principal de l'exercice de ces facultés, que se rapportent ces besoins, ces sensations ; mais bientôt leur influence devient générale. Toutes les autres parties sont sympathiquement affectées. Leurs propriétés vitales sont augmentées ou diminuées, et leurs diverses fonctions éprouvent des modifications particulières plus ou moins variées et importantes. Ainsi, dans l'âge où la femme devient susceptible de pouvoir coopérer à la reproduction de l'espèce, les phénomènes les plus importans qu'on observe dans son économie se passent primitivement dans ses organes reproducteurs ; des nouvelles sympathies ne tardent pas à s'établir entre eux et tous les autres systèmes; et c'est précisément à elles qu'il faut attribuer, au moins en grande partie, les changemens étonnans qui surviennent à cette époque dans son état physique.

La révolution qui s'opère dans son état moral reconnaît certainement la même chose, et n'est pas moins considérable. *Buffon*, *Roussel* ont traité ce tableau avec autant de fidélité que d'élégance ; aussi n'essaierai-je point après eux de peindre cet état touchant d'inquiétude, de langueur, de préoccupation, de sensibilité excessive d'une jeune personne touchant à l'époque de la puberté, et qui, naguères si gaie, si folâtre, devient tout-à-coup rêveuse, mélancolique ; cherche la solitude, verse des larmes en secret, soupire, rougit, pâlit alternativement, sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle éprouve.

Cette singulière situation dure jusqu'à ce que la femme ait cru reconnaître celui qui doit être son vainqueur. Il devient alors l'unique objet de ses pensées ; son imagination se plaît à l'embellir de toutes les qualités, et l'ascendant le plus puissant l'entraîne vers lui. Le combat s'engage entre le desir et la pudeur. D'obscur et vague qu'il était, le besoin d'aimer, de jouir, devient continuel, impérieux. Doit-on s'étonner si, dans cette lutte inégale, la nature l'emporte quelquefois sur les institutions sociales ?

SECTION III.

§. VI.

En exposant les changemens qui surviennent dans l'organisation de la femme à l'époque de la puberté, j'ai supposé, jusqu'à présent, qu'ils se passaient dans une jeune personne jouissant précédemment d'une bonne santé, douée naturellement d'un heureux tempérament, fortifié encore par une sage éducation ; mais il s'en faut beaucoup, sur-tout dans les grandes villes, que ces circonstances réunies se rencontrent constamment : aussi n'est-il que trop fréquent d'y voir les jeunes filles, devenant pubères, assaillies par des maladies extrêmement variées et souvent fort graves. Essayer d'en donner une description détaillée, ce serait sortir des limites que je me suis imposées dans cette dissertation. Je vais seulement tâcher de faire connaître les causes auxquelles la plupart d'entre elles sont dues, et je chercherai ensuite à déterminer les moyens que l'hygiène peut mettre en usage pour les prévenir.

Tous les individus d'une même espèce se ressemblent par des attributs communs ; mais tous diffèrent les uns des autres par des attributs propres. Ce sont ces différences individuelles, compatibles avec l'exercice de la vie et l'entretien de la santé, qui caractérisent les tempéramens ou constitutions. Les anciens placèrent la cause de ces différences dans les proportions variables du chaud, du froid, du sec et de l'humide. *Sthal* pensait, avec bien plus de raison (1), qu'elles dépendent du mode de texture des solides, et des qualités des liquides. Le professeur *Hallé*, abandonnant cette hypothèse, et fondé sur la simple et sévère observation, regarde les tempéramens comme résultans de la diversité des rapports des par-

---

(1) STHAL, *Theoria medica vera.*

ties qui entrent dans l'organisation, et il en admet de généraux et de partiels.

Les tempéramens généraux peuvent se réduire à quatre : 1.° le lymphatico-sanguin, 2.° le nerveux, 3.° le lymphatique, 4.° l'athlétique ou musculaire. Ce dernier ne se rencontre presque jamais chez la femme, à moins qu'elle ne soit livrée à des travaux manuels très-pénibles.

Le lymphatico-sanguin, caractérisé par une heureuse association de prédominance du système cellulaire et artériel, une influence nerveuse modérée, des passions assez vives, mais de peu de durée, est le plus avantageux de tous; et c'est spécialement à lui qu'il faut rapporter l'histoire que nous avons donnée des phénomènes de la puberté. On le rencontre chez presque toutes les jeunes filles qui ont été élevées à la campagne, au sein de l'activité et des bonnes mœurs.

Le tempérament nerveux est rarement originaire; presque toujours il est le résultat de l'éducation ou du genre de vie. des muscles grêles, enveloppés quelquefois par un tissu cellulaire assez abondant : un pouls fréquent, faible, souvent irrégulier; une sensibilité, une mobilité excessive; des sensations exagérées; une irascibilité sans mesure, avec disposition aux convulsions, en sont le funeste apanage. Les passions sont extrêmement vives, et les contradictions les plus légères sont souvent suivies d'un état spasmodique, ou d'autres accidens non moins graves. Ce tempérament doit être considéré comme une des causes prédisposantes les plus puissantes d'un grand nombre d'affections morbides qu'ont à redouter les jeunes personnes.

Le tempérament lymphatique a pour attribut la prédominance du système cellulaire. Le corps entier semble n'être formé que par une masse de ce tissu; les solides sont abreuvés d'une grande quantité de liquides blancs; les muscles sont peu prononcés; l'influence nerveuse presque nulle; un état continuel d'indifférence, d'apathie,

en est le résultat, et toutes les fonctions s'exercent avec lenteur. Cette constitution, assez souvent native, peut être aussi le résultat d'une action long-temps continuée de diverses causes débilitantes: elle prédispose les femmes à plusieurs affections chroniques ; mais qui sont en général d'un caractère moins fâcheux que celles qui résultent de la prépondérance excessive du système nerveux.

Une sensibilité trop vive de l'uterus, ou le défaut de cette sensibilité, qui coïncide presque toujours avec un développement lent et tardif de cet organe, doit être regardé comme caractère des deux tempéramens partiels opposés qui peuvent exercer sur toutes les fonctions et sur la nature des affections de l'ame une influence plus ou moins prononcée, à laquelle il faut singulièrement avoir égard lorsqu'on veut remonter avec certitude à la source des diverses maladies qui menacent l'organisation des femmes, lorsqu'elles sont sur le point d'être réglées, et pendant tout le temps de leur vie où elles sont sujettes à l'écoulement menstruel. La nature des symptômes de cette maladie, le temps où elle se manifeste, les époques de leur exacerbation ou de leur récidive, sont autant de preuves de la grande activité de la vie de l'uterus pendant toute la durée de la fécondité, et du consensus qui le lie étroitement avec tous les appareils organiques. S'il existe dans l'un d'eux une exaltation, une diminution contre nature, ou une disposition anomale des propriétés vitales, ou bien le germe de quelque altération de tissu, ce sera cet appareil qui deviendra le siége des désordres symptômatiques qui accompagneront l'établissement des menstrues.

Il est donc de la plus haute importance de s'attacher de bonne heure à entretenir, à établir un juste état d'équilibre entre tous les systèmes, à fortifier les faibles aux dépens des plus forts, et à augmenter les forces générales de tous : c'est le seul moyen de retenir dans de justes limites l'influence des organes génitaux, et de les répartir uniformément. Mais malheureusement on ne s'occupe point d'un mal avant qu'il existe; on ne cherche point à le prévoir ; on laisse naître des dispositions fâcheuses, s'enraciner

profondément ; et, lorsque l'orage éclate, on n'a plus à lui opposer que des moyens violens et souvent inefficaces ; tandis qu'il eût été très-facile de le conjurer lorsqu'il menaçait seulement de se former.

On peut, je crois, poser en fait qu'il est peu de maladies que les jeunes personnes éprouvent en devenant pubères qui n'aient leurs sources ou dans un usage mal ordonné des choses qui agissent sur nous, indépendamment de notre propre volonté, ou dans l'abus des choses dont nous pouvons déterminer l'emploi, suivant nos désirs (1). Je ne prétends pas cependant nier qu'il existe chez quelques individus des dispositions à ces affections transmises avec la vie dès l'instant même de la conception ; mais il ne serait pas impossible de la modifier et d'en prévenir les funestes effets, en s'attachant à les signaler et à les combattre de bonne heure.

§. VII.

Des violations plus ou moins répétées des règles de l'hygiène, sont, ai-je dit, les causes les plus ordinaires des maladies des jeunes

---

(1) N'a-t-on pas quelque fondement de penser, avec *Roussel*, que le flux menstruel n'a pas toujours été lié à la constitution de la femme, et qu'il pourrait bien être un résultat des excès des différences générales auxquelles l'homme vivant en société se livre si souvent ? Les Brasiliennes, dit-on, ne sont pas sujettes à cette évacuation. Elle est étrangère à toutes les femelles des animaux, excepté à celles qui approchent le plus de l'espèce humaine, telles que quelques espèces de singes. Dans nos climats mêmes, elle n'est pas une condition sans laquelle la fécondité ne puisse exister, puisqu'on a vu plusieurs femmes devenir mères sans jamais avoir été réglées. Les menstrues sont, en général, très-abondantes chez les femmes libidineuses, ou qui se livrent habituellement à des excès de table, et sont, au contraire, tardives et en petite quantité chez les femmes de la campagne, dont le genre de vie est plus simple et plus naturel. Voilà certainement plusieurs raisons d'un assez grand poids en faveur de cette opinion.

filles. Il est donc important d'indiquer celles qui sont le plus fréquentes dans l'éducation physique et morale des enfans de nos climats; et si je puis démontrer les liaisons qui existent entre ces causes et les effets que je leur attribue, j'aurai prouvé la vérité de mon assertion.

Une femme riche et délicate devient mère d'une fille dont la constitution débile tient souvent de celle de ses parens. Cet enfant est l'objet de la plus vive et de la plus tendre sollicitude. On le préserve avec le plus grand soin des moindres vicissitudes atmosphériques. Toujours soigneusement enveloppé dans le jour, et reposant, pendant la nuit, dans un lit de plume, placé dans une chambre chaude, il conserve en croissant une sensibilité excessive; le froid le plus léger lui cause une sensation insupportable; arrête sa transpiration, trouble toutes ses fonctions. Il a cependant le bonheur d'échapper aux orages de la première dentition. Les dépurations particulières à l'enfance s'opèrent avec lenteur. On pourrait encore espérer que son tempérament se fortifierait, si on ne continuait de contrarier les efforts de la nature. Un régime presque exclusivement végétal, l'abstinence presque complète du vin, boisson utile, nécessaire même aux enfans faibles, les défauts d'exercice, disposent cette fille chérie aux engorgemens lymphatiques, entretiennent sa faiblesse et augmentent sa susceptibilité nerveuse. Les maladies éruptives surviennent, mettent sa vie dans le plus grand danger; leur invasion, leur cours sont accompagnés des symptômes les plus graves, et souvent les organes de la poitrine restent affectés. Elle atteint sa septième ou huitième année. On va s'occuper sérieusement de son éducation morale, jusques-là, peut-être trop négligée; aussi la petite personne, à laquelle on a passé tous ses caprices, toutes ses fantaisies, boude, crie, se désespère à la moindre contrariété. Il faut la flatter, se conformer à ses désirs les plus variés, pour l'apaiser. C'est ainsi qu'on la dispose à maîtriser dans la suite ses passions. Cependant les maîtres d'écriture, de langues, de dessin, de musique, sont appelés. Leurs leçons occupent, en grande partie,

les heures de la journée ; il ne reste que peu de temps pour l'exercice ; et cet exercice se borne d'ailleurs à une promenade, faite lentement, crainte de fatigue, et toujours à l'ombre, pour ménager la blancheur d'un teint que n'anime point d'ailleurs un vif incarnat, indice d'une forte et bonne santé.

A dix ou douze ans, cette jeune personne est déjà un prodige pour les talens : elle danse, dessine, entend même plusieurs langues, joue de plusieurs instrumens, et chante, avec la plus touchante expression, des romances qui ne lui parlent que le langage de la volupté ou des passions ; mais en même temps elle est pâle, élancée, faible ; elle digère difficilement ; un rien l'émeut, la met dans une agitation extrême. Son imagination, développée de trop bonne heure par une détestable éducation, vivement excitée par tout ce qui l'entoure, dévance de bien loin les besoins de la nature. Sollicitée vivement, cette dernière obéit, mais, en quelque sorte, à regret. La puberté s'annonce. Elle est trop précoce ; les organes, en général, sont trop faibles, leur sensibilité trop vive, et il est impossible que les grands changemens (1) qui appartiennent à cette époque de la vie s'opèrent sans altérer fortement la santé.

Les organes digestifs, naturellement faibles, diminuent encore d'action quand les forces vitales se rencontrent sur l'uterus : delà un affaiblissement général, une langueur continuelle, des flueurs

---

(1) L'éducation que reçoivent les jeunes personnes dans les grandes pensions présente une partie des inconvéniens que je viens d'exposer, et, en outre, elle en a d'autres non moins graves, qu'il est difficile de prévenir. Les personnes qui dirigent ces pensions ne peuvent surveiller particulièrement chaque demoiselle confiée à leurs soins. Une intimité dangereuse s'établit entre elles ; elles se font mutuellement confidence de leurs plus secrètes pensées ; la curiosité, le désir les presse ; la voix de la pudeur ne se fait entendre que faiblement ; des liaisons criminelles se forment ; des habitudes funestes se contractent, et, en peu de temps, le principe de la vie est altéré et détruit jusque dans sa source.

blanches, la perte ou la perversion de l'appétit, et tous les autres symptômes des autres affections chlorotiques. Le système nerveux, sans cesse excité, a acquis une susceptibilité très-vive : il répond trop fortement à la sympathie qui l'unit naturellement avec les organes génitaux ; son influence sur le système musculaire est excessive, sur-tout si on la compare avec le faible développement de ce dernier. Doit-on, après cela, s'étonner si cette jeune fille, à l'époque de la puberté, est attaquée d'affections spasmodiques générales, ou de diverses anomalies nerveuses locales ? Les muscles sont restés faibles; et c'est souvent à ce seul état de faiblesse qu'il faut attribuer la déformation de la colonne vertébrale qui survient à cet âge.

La sensibilité trop trop vive de l'uterus ne doit-elle pas rendre l'écoulement des règles difficile et sujet à une foule d'anomalies?

N'a-t-on pas à redouter pour cette jeune personne, si faible, si délicate, que l'effort que tend à opérer la nature vers les organes génitaux, reste incomplet, qu'il s'établisse une vicieuse détermination vers les poumons, et qu'il se développe le germe d'une phthisie, qui l'enlevera à des parens qui l'idolâtrent, mais dont la tendresse mal éclairée est cause de sa mort?

Mais supposons un autre cas. Admettons que, malgré cette éducation, une jeune fille conserve une forte constitution; qu'en résultera-t-il? Une imagination exaltée, réunie à un désir, à un besoin impérieux de jouir, à des passions violentes auxquelles il faudra opposer une résistance supérieure, et des pénibles efforts de sagesse qui influeront sur la santé. Si les passions l'emportent, les suites physiques et morales seront encore plus fâcheuses.

Si, chez les particuliers très-riches, on trouve souvent de grands vices dans l'hygiène qu'on fait suivre aux enfans, la violation de ses préceptes ne sont pas moins fréquens dans la classe, bien plus nombreuse, des ouvriers peu aisés, et dans les maisons destinées à servir d'asile aux enfans mâles ou femelles abandonnés par la misère ou

par le libertinage. La situation des maisons dans des rues étroites, boueuses ; l'habitation dans des chambres basses, humides, obscures, trop resserrées pour le nombre des individus qu'elles contiennent ; la négligence absolue de tous les soins de propreté ; l'usage continuel des mauvais alimens; des excès fréquens dans le boire et le manger ; un travail souvent forcé, ou une fainéantise absolue ; quelquefois des affections tristes de l'ame long-temps prolongées ; des mauvais exemples, trop souvent suivis; des habitudes honteuses contractées dans une âge encore tendre, ne voilà-t-il pas des causes plus que suffisantes pour détériorer une bonne constitution ?

Dans les grandes villes, les jeunes filles qui appartiennent à des parens aisés, mais qui ne leur donnent point cependant l'éducation dispendieuse des jeunes personnes très-riches, mènent presque toujours une vie trop sédentaire : elles se fortifient peu ; leur système cellulaire devient exubérant, et elles sont exposées, à l'époque de l'établissement des menstrues, à des affections chlorotiques, ordinairement simples, et conséquemment bien moins graves que celles qui sont compliquées des lésions des fonctions du système nerveux. Ce n'est guère que chez les citoyens qui jouissent d'une honnête aisance, et qui habitent les cités peu populeuses ou les campagnes, que les jeunes filles reçoivent l'éducation la plus avantageuse pour la santé. Leur temps est heureusement partagé entre l'étude, les occupations particulières au sexe et un exercice modéré. Leurs désirs, leurs passions ne s'éveillent point prématurément, parce que l'imagination n'a point été échauffée dès le commencement de leur adolescence. Elles sont à l'abri de l'influence des causes qui n'agissent que sur des malheureux plongés dans la misère ; aussi ce sont elles qui ont le moins souvent besoin de la médecine et des médecins.

J'aurais pu pousser beaucoup plus loin l'énumération des maladies internes qui peuvent se manifester à l'époque de la puberté et résulter d'erreur de régime dans les âges précédens ; car il en

est peu de connues que l'on n'ait vu compliquer l'établissement de la menstruation ; mais je pense que cette énumération aurait été aussi fastidieuse que longue et inutile.

§. VIII.

Après avoir indiqué les causes principales qui disposent les jeunes filles à être attaquées de diverses maladies à l'époque de leur puberté, il me reste à déterminer succinctement les moyens que l'on peut employer pour les en préserver. On conçoit facilement, d'après la nature des causes de ces affections, que les moyens préservatifs doivent se tirer de l'hygiène.

Tous les enfans, à leur naissance, peuvent être rangés en deux grandes classes : les enfans faibles et les enfans forts. Essayer d'augmenter la force des uns et des autres, en les exposant de bonne heure aux vicissitudes de l'atmosphère, serait une conduite peu sage. L'enfant robuste les supportera avec avantage ; mais le froid affaiblira l'enfant déjà faible. On conçoit d'ailleurs que ce n'est qu'avec réserve qu'il faut les exposer à ces vicissitudes, et que ce n'est que par degrés qu'il faut amener le faible au même régime que l'autre, pour lequel les mêmes précautions seraient inutiles ou nuisibles.

La constitution de l'un et de l'autre ne peut que se fortifier en leur faisant respirer un air pur, sec et chaud (1), et souvent renouvelé, et en les exposant fréquemment aux rayons du soleil, lorsqu'il n'est pas trop ardent. Que leurs vêtemens soient larges, chauds ; leur linge souvent changé ; leur lit dur. L'usage des bains d'eau courante en été ne peut qu'être très-utile. Il ne faut pas être trop sévère sur le choix des alimens. L'usage de ceux qui sont échauffans pourraient être nuisibles : ils ne doivent pas cependant être proscrits entièrement. Il est extrêmement important de ne pas trou-

---

(1) M. *Alphonse Leroy* établit en précepte dans ses leçons, que la chaleur convient d'autant plus aux enfans, qu'ils sont plus près de leur naissance.

bler la nature, lorsqu'elle travaille à ces dépurations qui se font par la tête ou le cou, vers le temps de la première dentition. Il faut regarder comme très-utile un exercice fréquent, qui mette en action toutes les parties du corps, favorise également leur développement, diminue la susceptibilité nerveuse et l'exubérance lymphatique, en augmentant la force des muscles, et dispose à un sommeil restaurateur, qui en doit point être trop prolongé.

Lorsque les jeunes filles atteignent leur septième ou neuvième année, elles exigent encore des soins plus nombreux. C'est alors qu'il faut veiller plus particulièrement à écarter de leurs yeux tout mauvais exemple; à éviter devant elles toute conversation trop libre, et sur-tout qu'il faut commencer à les surveiller, crainte qu'elles ne contractent des habitudes funestes, que quelquefois elles doivent aux instigations criminelles de quelque amie plus âgée, ou d'une gouvernante débauchée. Il est dangereux de les laisser se livrer de bonne heure à la lecture d'ouvrages qui puissent exciter vivement leur sensibilité, et de leur permettre de fréquenter les assemblées publiques, et sur-tout les spectacles. En cultivant leurs dispositions pour les talens agréables, on doit se garder d'y donner trop de temps, et sur-tout ne les laisser s'exercer sur des pièces de musique autres que celles propres à porter la gaîté dans l'ame ou à élever les sentimens. En suivant ces préceptes, les jeunes filles arriveront à l'époque de leur puberté avec une bonne constitution, que n'altèrera pas probablement la secousse qui doit agiter momentanément toute l'économie.

APHORISMI HIPPOCRATIS.

(*Ex editione* LORRY.)

I.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio contingit.

II.

Mulieri, menstruis deficientibus, sanguis ex naribus profluens, bono est.

III.

Mensibus copiosioribus profluentibus, morbi contingunt, et non prodeuntibus, ab utero morbi eveniunt.

IV.

Mulieri menses docolores, neque semper eâdem periodo procedentes, purgatione opus esse indicant.

V.

Mulieri si voles menstrua sistere, cucurbitulam quàm maximam ad mammas appone.

VI.

Mulier podagrâ non laborat, nisi menstrua ipsi defecerint.

VII.

Mulieri ab uterinâ passione vexatæ, aut difficulter parienti, sternutatio succedens, bonum.

APHORISMI HIPPOCRATIS.

(De editione Lindr.)

I.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio contingit.

II.

Mulieri, menstruis deficientibus, sanguis ex naribus profluens, bono est.

III.

Mensibus copiosioribus profluentibus, morbi contingunt, et non profluentibus, ab utero morbi evenient.

IV.

Mulieri mensis decolores, nequit semper eadem periodo procedere, purgatione opus esse indicant.

V.

Mulieri si volva mortua existere, cucurbitulam quam maximam ad mammas applicare.

VI.

Mulier peperit non laborat, nisi menstrua ipsi defecerint.

VII.

Mulieri ab utero passione vexatæ, aut difficulter parienti, sternutatio succedens, bonum.